

## « La guerre des prix » : la nasse du travail contraint

Martin Richer, 24 mars 2026

La guerre des prix, c'est celle que livre la grande distribution aux éleveurs. Et c'est aussi la relation tumultueuse entre une sœur (jouée par Ana Girardot) et un frère (Julien Frison), enfants d'un couple d'agriculteurs de la filière lait, qui ont effectué des choix de vie opposés, mais qui se retrouvent dans la nasse d'un travail contraint.



Elle, qui a choisi de ne pas reprendre la ferme de ses parents (toujours représentée dans la brume), de s'éloigner de « l'exploitation », dit que tout ce qu'elle a vu dans le travail, c'est « *la peine de ses parents, qui travaillaient trop, tout le temps, qui trimaient sans pouvoir s'arrêter* ». On devine que c'est par l'école, puis par des études supérieures, qu'elle a réussi à s'extraire de son milieu d'origine, à quitter la ferme normande.

Lui, qui au contraire, a choisi de reprendre l'exploitation, un élevage bovin producteur de lait, se retrouve le nœud de toutes les tensions : l'impossible équation économique de l'éleveur face aux centrales d'achat, qui demandent d'incessantes baisses sur le prix du lait ; la solidarité parfois chancelante avec les collègues, qu'il essaye de fédérer en réseau ; les conséquences sur le couple fragilisés par cette précarité et à la source de tout cela : les contradictions du consommateur, qui dit vouloir soutenir les éleveurs et manger de la qualité, mais qui, face au rayon, choisit le produit le moins cher. Envahi par le doute, il dit à sa sœur que oui, décidément, « *c'est un travail à la con* ».

Alors le spectateur se souvient du livre de l'anthropologue David Graeber, *Bullshit Jobs* (2018, traduit en français chez Les liens qui libèrent), qui désignait comme « travail à la con » un travail bien payé mais dénué de sens, « *si totalement inutile, superflu ou néfaste, que même le salarié ne parvient pas*

à justifier son existence bien qu'il se sente obligé de faire croire qu'il n'en est rien ». Tout le contraire du job de l'éleveur ! Mais pour le frère, le travail à la con c'est celui qu'on ne parvient pas à rendre digne, celui qui ne permet pas de vivre sans s'abîmer. « *A quoi ça sert, ces efforts, si ça ne marche pas ; pourquoi s'obstiner ?* » : le frère se débat dans un système économique absurde, qui étouffe le travail, le privant progressivement de son sens.

La sœur, elle, est partie dans le monde de la grande distribution. Elle s'occupe des yaourts. Elle est chef de rayon dans un hypermarché en province et son engagement en faveur des produits bio est le seul fil, bien tenu, qui la maintient en relation avec son ancien monde. Elle allait passer chef de secteur, belle promotion, quand la nouvelle directrice générale de la boîte de distribution, qui l'a repérée, lui propose de rejoindre la centrale d'achat pour mettre en œuvre une nouvelle stratégie : le bio accessible à toutes les bourses. Volontaire et motivée, tout à sa volonté de faire changer les choses de l'intérieur, elle accepte, pensant ainsi contribuer à ses engagements en faveur de l'agriculture bio et des circuits courts. Le piège implacable se referme...

Il se referme sur les contradictions de la RSE : est-il possible de conserver son éthique malgré un dilemme grandissant entre la volonté de privilégier les filières locales et bio, les élevages qui misent sur la qualité et permettent une vie décente à leurs paysans, et de l'autre côté, l'obsession du prix le plus bas, la brutalité d'un système qui revient à broyer en bout de chaîne ces paysans, déjà sans marge, tétanisés par la menace du déréférencement ?

Et pourtant la résolution de cette contradiction est possible ; elle passe par la reconnaissance du travail. Le film n'y fait pas allusion, mais rappelons le plus grand succès marketing de ces dernières années dans le secteur du lait, la marque C'est qui le Patron ? La marque qui, sans investissement marketing, avec la seule promesse de bien rémunérer les producteurs, de respecter le travail des éleveurs, a connu la plus forte croissance (+12% en 2024) de vente du rayon lait pourtant en recul depuis plusieurs années. Début 2025, la coopérative C'est qui le patron (CQLP) achetait le litre de lait à 54 centimes alors que les grands industriels du secteur, Lactalis et Sodiaal, ne le payaient que 46 centimes, un écart qui fait toute la différence... celle du travail.

Le secteur bio, qui a connu de belles années de croissance, a entamé un déclin à partir de la pandémie de Covid-19 et de la période d'inflation des prix alimentaires qui a suivi. La grande distribution a donc un rôle majeur à jouer pour permettre de relancer la filière. Le film donne à voir la logique implacable de la grande distribution : miser sur les volumes pour diminuer les prix. Cette logique est appliquée à tous les domaines, y compris ceux qui se sont construits initialement en opposition à la grande distribution : le bio et le circuit court, qui sont absorbés et écrasés dans la logique impitoyable du secteur. Et cela sous couvert de la contribution de la grande distribution à un enjeu sociétal, la défense du pouvoir d'achat des plus fragiles : « *La moitié des gens qui entrent dans nos magasins gagnent moins de 1.500 euros par mois,* » proclame un acheteur expérimenté de la centrale.

A la centrale d'achat, elle quitte l'univers de l'usine (un hyper, c'est une usine réglée comme du papier à musique) pour rejoindre à Paris l'univers désincarné de ceux que la sociologue Marie-Anne

Dujarier appelle les planneurs, ceux qui sont en suspension au-dessus du travail<sup>1</sup>. Dépersonnalisation d'un open-space aseptisé, longs couloirs vitrés et déshumanisés, valse des réunions feutrées, rivalités et connivences entre collègues, le travail est immatériel, comme vaporeux.

Le spectateur est aux premières loges des négociations avec les industriels : on assiste aux réunions et aux conciliabules en coulisse. Dans ces négociations, le travail n'est jamais abordé. Les distributeurs ne veulent rien savoir ; ils ne veulent pas connaître le travail car cela risquerait de ramener de l'humanité dans la négociation. Un industriel, pris dans le piège des baisses de prix se débat : « *vous ne pouvez pas me faire ça ! J'ai déjà licencié un quart de mon personnel* ». Eh bien, il faudra sans doute recommencer... Car lorsque le travail est évacué, invisibilisé, il ne reste plus qu'un monde cynique et glaçant.

Et bien entendu, ce piège auquel la sœur se prête à contre-cœur, avec hésitations et scrupules, finit par se refermer sur le frère. Alors, elle se révolte et lance à l'acheteur madré et taiseux, joué par le remarquable Olivier Gourmet : « *Vous ne comprenez pas ; ce n'est pas une question d'argent* » ! Et la réponse tombe comme un couperet : « *C'est vous qui ne comprenez pas ; à la fin, tout est une question d'argent* ».

Que nous réserve l'avenir – et surtout, que nous réserve le film ? Est-ce que la violence du « système » va irrémédiablement briser cette fratrie ? Ou va-t-elle au contraire la ressouder contre l'adversité ? Ce monde paysan, fragile et humain, presque en voie de disparition, peut-il réussir à sortir de la nasse ?

**Pour aller plus loin** : « La guerre des prix », sorti le 18 mars. Réalisateur : Anthony Déchaux. Avec Ana Girardot, Olivier Gourmet, Julien Frison.

Bande annonce : <https://www.youtube.com/watch?v=rR9WFbLhwzU&t=2s>

---

<sup>1</sup> Dujarier M.-A., « Le management désincarné. Enquête sur les nouveaux cadres du travail », La Découverte, 2015